

## Kadath - Charlesdexter - Charles D.Ward

### HORREUR A NEW-YORK

Les banlieues ne sont jamais gaies, ni à Paris, ni à Londres ou dans n'importe quelle autre mégapole moderne... New-York n'échappe certainement pas à cette règle, alternant dans le Bronx les immeubles qualifiés de « pauvre » aux taudis en ruines et malfamés.

Sullivan O'Brien est flic depuis vingt ans dans ce qu'il faut bien nommer un trou de m... de commissariat à la frontière du Bronx ouest et Mott Haven. Son grade de lieutenant flirte avec celui de Capitaine dans chaque note de promotion qui passe annuellement sous ses yeux. Bien-sûr, toute sa hiérarchie l'aime bien et lui promet cette récompense depuis des années, depuis que Sullivan a perdu l'usage d'un œil lors de l'arrestation du gang des trafiquants d'héroïne...

Il n'aura jamais cette promotion ou alors à 63 ans – presque mort – ou à titre posthume.

O'Brien le sait bien et promène son regard de cyclope sur ces rues abandonnées à la misère, au crime et ... aux frères Rocco, les caïds du coin.

Ce n'est pas pour la drogue, ni pour une agression qu'on l'appelle aujourd'hui dans la 138<sup>e</sup> rue.

Non, c'est pour un banal, presque risible vu le coin, « tapage nocturne » ! Du tapage dans ce labyrinthe d'immeubles crades, parfois en ruine, couvert de tags, aux fenêtres brisées, aux portes arrachées. Du tapage il y en a toutes les nuits, ces nuits où une jeunesse sans espoir hurle à coup de décibels sa rage de vivre, la peur du noir, l'envie de changer le monde.

C'est donc avec ennui que notre lieutenant gare sa Plymouth un peu sale devant l'ancien siège d'une compagnie d'assurance victime de la crise. La Maylor and co accueille encore le badaud de son enseigne bleue encadrée de drapeaux américains triomphateurs. L'enseigne pend maintenant au rythme des coups de vent venus de l'océan qui n'est pas loin. Quelques fenêtres encore intactes semblent protéger les derniers vestiges du luxe perdu dans cette mer d'yeux crevés où pendent des stores maculés de peinture. Car les tags ont tout envahi, la façade, les murs des

bureaux, les portes d'entrées en métal, jusqu'aux escaliers et aux boîtiers téléphoniques.

Mike « Johnson » Perry accompagne toujours notre « Columbo » du pauvre. Mike est encore jeune, un sergent bounty qui ressemble d'ailleurs beaucoup à son idole, le président Barack Obama. Mike précède son supérieur puis se retourne vers lui :

- Je connais bien la « clientèle » qui fréquente cet immeuble, il s'agit surtout de gars d'origine polynésienne, ce qui est assez spécial dans ce quartier. Un p'tit vendeur de journaux prétend même qu'ils viennent d'une île nommée Ponape et qu'il y a plusieurs sorciers dans leur « famille ».

- N'importe quoi, des sorciers ! Quelques camés minables qui profitent de la misère des autres !

- Je ne sais pas « Sully », on raconte de drôles de trucs à leur propos. Tout le monde a peur d'eux dans le coin, et quand on voit la faune, y a de quoi être surpris. Même le gang des Black Dogs les évite, c'est dire... Ils se réunissent deux ou trois fois par mois et on entend des cris bizarres.

- Tout est « bizarre » ici, Mike !

Sullivan s'en fout de cette plainte idiote. Il sort son formulaire où s'étale la grogne d'un habitant d'une rue voisine. Il parle de « hurlements inhumains », d'odeurs pestilentielles, de lueurs d'incendies. Cela dure depuis plusieurs nuits et cela ne peut plus durer, après tout, on paie des impôts pour que la police se bouge les c....

Il lit cela de son œil unique tout en pensant au poulet curry qui l'attend au coin de la 116°, chez Max, le vieux pote du bon temps de l'école qui a presque fait fortune en ouvrant un fast food.

L'escalier qui grimpe aux étages est jonché de débris de toute sorte, verre cassé, papier hygiénique, canettes de bière, préservatifs. Ce qui reste des bureaux au premier, puis au second, ne révèle rien de particulier : partout la même chienlit de meubles brisés, d'open space dévasté par un ouragan humain.

C'est au troisième que Sullivan s'arrête net au seuil d'une espace presque désert. Ici aussi des murs couverts de tags, mais en leur centre un curieux dessin qui échappe à la règle « artistique » locale. Une sorte de pyramide finement dessinée et entourée de signes d'un alphabet étrange.

Mais c'est au pied de cette figure qu'il découvre l'horreur.

Un corps humain dénudé – celui d'une femme apparemment – comme écrasé, « aplati » semble plus juste. Une mare de sang qui semble n'avoir pas de limite.

Bien-sûr ce n'est pas la première fois que Mike et son chef découvrent un cadavre, mais ça !....

Ils s'approchent, s'agenouillent près du corps, dans un silence à peine distrait par le murmure de la ville. Crime rituel, acte de sadisme, délire lié à une drogue dure ?...

Quelle que soit la cause, elle ne parviendra pas à expliquer cette curieuse substance verdâtre qui s'étale près du cadavre et sur le mur. Une sorte de bave malodorante qui a éclaboussé la scène du meurtre, mélangeant cette écume malsaine au sang.

Passé leur premier moment de dégoût, les deux flics redeviennent du pro du crime : appeler les services scientifiques, la morgue, le médecin légiste.

Sullivan sait déjà que dès ce soir il recevra un mail avec les premières conclusions du médecin et les analyses du labo : à New-York tout va vite, la vie comme la mort.

Et le soir même alors que les résultats des matches de la N.B.A. défilent en incrustation sous la longue série des pubs de 20 h, le pc de Sullivan reçoit le mail.

La mort remonte à dix à douze heures, le corps a été écrasé, la cage thoracique à éclaté, mêlant ses os à ceux de la colonne vertébrale. La force nécessaire pour un tel résultat dépasse celle d'un être humain normalement constitué. Aucune trace de morsure ou de griffes qui pourraient guider l'enquête vers une cause animale.

Une autre énigme : la substance verdâtre a été analysée...Rien de connu des experts du labo de la police fédérale. La composition chimique fait penser à une sorte de sécrétion animale sans que l'on puisse en définir l'origine.

Du jamais vu à NYPD.....

\*\*\*\*\*

..... Sullivan a la nuit pour y penser, la tête posée sur la bouteille de Woodford Reserve qui lui sert d'oreiller.

Mais il semble que le dieu des flics ratés et insomniaques soit de bonne humeur ces temps-ci. En effet, quand Sullivan et sa gueule de bois arrivent au commissariat le lendemain, un des Black Dogs est justement en garde à vue, reliquat d'une descente nocturne du NYPD dans une boîte mal famée du Queens. Une vague histoire de dope achetée à crédit, un crédit pas remboursé.

La remarque de Mike sur les Black Dogs, proférée la veille, résonne dans le cerveau embrumé de Sullivan. Comme tout le NYPD, le flic connaît la réputation des « Dogs ». Le gang recrute avec exigence, parle peu, règle ses comptes rapidement et souvent avec discrétion. Pas du genre gang de L.A à faire des clips de rap westcoast, à s'exhiber dans des pornos, à montrer ses dollars et à frimer dans les beaux quartiers avec des fusils à pompe plaqués or importés de Tijuana. Non, des pros. Une petite mafia locale, très organisée, très violente, très efficace, dont les membres sont liés par le sang et un code d'honneur très strict. Crains des honnêtes gens mais aussi des autres gangs, respectés jusque dans les rangs de la police pour leur savoir-faire technique et leur système sophistiqué de blanchiment, les Black Dogs ne sont pas hommes à colporter des ragots de vieilles mamas superstitieuses. Et pourtant Mike semblait indiquer que ces mêmes « Dogs » savaient, et même craignaient, quelque chose.

Sullivan avale son café brûlant, entre en trombe dans la salle d'interrogatoire, où Perry l'attend, bien décidé à jouer à good cop-bad cop avec le jeune benêt qui s'est fait prendre, sûrement une nouvelle recrue du gang qui a échoué à son rite de passage. Le jeune Noir qui lui fait face n'a pas 20 ans. Il est d'une beauté impressionnante, mature, présentant un visage parfaitement symétrique, d'un calme olympien. L'échange, après les amabilités d'usage, est sec, rapide mais courtois. Le visage grave et narquois du jeune caïd reste stoïque jusqu'à ce que Sullivan en vienne à son fait.

- Stephan, dans ta courte carrière de petit rat des rues, as-tu entendu parler d'un gang d'haïtiens...

- Polynésiens ! corrige Perry

- Oui bon... d'un gang de sauvages de chez Papouland qui éventrent et désossent des jeunes filles du côté de la 138e rue ?

- Non, pourquoi ?, répond le jeune

- Parce qu'il paraît que les Black Dogs, qui n'ont peur de rien, en ont une peur bleue

- N'importe quoi !

- Pourtant ton regard a changé quand j'ai évoqué ces mecs... Tu en as peur toi aussi ?

- Va te faire ! J'ai peur de personne ! C'est des baltringues, en fait qu'une bouchée !

- Ah, donc tu les connais ? Tu viens de dire le contraire... aboie Perry à son tour.

Le gamin, déstabilisé, est devenu nerveux. Le pas-de-deux joué par Parry et Sullivan a finalement raison de lui. Il leur dit que les rumeurs les plus folles circulent sur les « Ponapers », comme le milieu les désigne. Au point que son cousin, Kenneth, qui est aussi son chaperon pour intégrer les Dogs, dont il est le leader, lui donne pour consigne stricte de ne jamais fréquenter ou même approcher les Polynésiens, pour quelque raison que ce soit.

A la pause café, les deux flics conviennent qu'une arrestation directe du leader des Dogs serait contre-productive pour les besoins de l'enquête. L'approche doit être plus subtile. Bien que jeune, Stephan a déjà bien intégré le code d'honneur des Dogs, et refuse tout d'abord de faire l'intermédiaire entre les flics et son cousin. Mais Sullivan lui montre les photos du crime. Puis il lui explique que contribuer à faire tomber un gang rival, qui plus est un gang d'horribles tueurs sans honneur, peut lui ouvrir grand les portes des Dogs. Il lui explique également qu'il est fréquent que flics et gangstas nouent de telles alliances de circonstances, pour débarrasser les rues des cafards dont la visibilité nuit aux vrais rois du business, et dont la prise apporte honneur et gloire aux forces de l'ordre... Enfin il lui parle d'un bon vieux principe de l'art de la guerre : l'ennemi de mon ennemi est mon ami.

Finalement, Stephan accepte, non sans oublier de faire monter les enchères : garantie d'une impunité totale pour lui, son cousin, le reste du gang. Livraison d'une caisse d'armes automatiques en provenance directe du dépôt des saisies de la police... Jeune, mais futé.

Deux jours après, rendez-vous est pris dans un bar éloigné à la fois du quartier des Dogs et du commissariat. Kenneth et Stephan arrivent escortés de quatre géants, qui se contenteront d'attendre à une table voisine en buvant du Cognac. Perry et Sullivan s'assoient en face des deux cousins. Kenneth, grand black à dreadlocks, quasi-sosie de Bobby McFerrin, pose d'emblée ses règles du jeu :

- D'abord, en plus de ce qu'a déjà demandé Stephan, une fois que cela sera terminé vous nierez toute implication des Dogs là-dedans, Pas d'article dans les journaux, pas d'archives, pas de discours, et pas d'arrestation de notre côté, c'est clair ?

- Très clair, acquiesça Perry.

- Ensuite nous voulons trois ans de zone franche, garantie « sans bleu », sans saisies, sans garde à vue pour notre business sur tout Manhattan, le Bronx, le Queens...

- Ca on ne peut le garantir, je l'ai déjà dit à Stephan, coupa Sullivan.

- J'emmerde vos garanties ! s'énerve Kenneth. A leur table les gorilles arrêtent de siroter leur Hennessy et fixent les deux flics d'un regard torve. Mais Sullivan en avait vu d'autres :

- Ferme là, Kenny, et dis nous plutôt ce que tu nous proposes en échange ! Car pour l'instant je ne vois rien arriver qui ne m'empêche de faire rappliquer la cavalerie pour tous vous coffrer ici et maintenant, juste parce que ta tronche me revient pas !

Kenneth reprend son calme. Un calme plutôt inquiétant à l'écoute de ses paroles.

- Je peux tout vous donner : les noms de leur chef, où ils se voient, comment ils opèrent, la couleur de leurs putains de bagnoles, le déroulé approximatif de leurs soirées. On a eu des infos par des familles de potes de potes, des contacts dans les immeubles, et aussi des mecs à moi qui sont allés les espionner malgré mes consignes... Parfois d'autres membres de gangs veulent nous rejoindre car leur crew a été décimé par ces malades. Alors il nous racontent ! Qu'ils sont pas humains, qu'ils sont des fous furieux qui font des sacrifices en chantant dans des langues qui sont pas d'ici, qu'ils tuent par plaisir, pas pour le business, et qu'ils bouffent leurs victimes et qu'ils partagent leur repas avec des bestioles bizarres. Ils ont une réputation maintenant mec ! Et tout gangsta qu'on est, on peut rien contre ce qu'une putain de réputation fait naître dans les cœurs les plus endurcis ! Tu sais, aucun de mes hommes n'hésiterait à sauter dans un puits rempli de scorpions si je leur demandais, juste pour qu'ils me prouvent leur loyauté. Et pourtant aujourd'hui, je le jure sur la tête de mon petit cousin ici présent, aucun de mes hommes ne songe une seconde à chercher des noises au plus chétif de ces « Ponapers ».

Kenneth siffle une gorgée de bière avant de reprendre.

- Comprenez bien, saloperies de flics pourris : vous avez besoin de moi, j'ai besoin de vous, et il se peut que sur ce coup-là on bosse ensemble, mais ce sera à mes conditions : je veux pas que vous les envoyiez à l'ombre pour 10 ans ou même 100 ans ou même sur la chaise électrique parce qu'ils dealent sur mes terres ou qu'ils tuent des putes qui m'appartiennent, Shérif, non ! Ce que je veux c'est que vous nous aidiez à les exterminiez jusqu'au dernier ! Je suis même prêt à vous fournir des hommes, mec. Des rabatteurs, des gunners, des durs à cuir... Et tu sais pourquoi ? Parce que je crois très fort en notre Seigneur tout puissant, depuis toujours, et que ces mecs là sont des putains d'insultes à notre Seigneur. Ils souillent pas le business, ils souillent la ville, MA ville, et toute la putain de création divine ! Je veux leur peau parce que tant de Mal concentré près de mon gang, ça me fait flipper mec, oui j'ai pas peur de le dire, ça me fait flipper et ça me fait douter de Dieu, et ça c'est encore plus flippant ! Je veux la peau de ces enculés non pas parce que ce sont des dealers, mais parce que ce sont des démons !

Le monologue de Kenneth a sensiblement tendu l'atmosphère. Perry reprend la parole.

- Ok, mais quoi ? Concrètement ? C'est des sortes de bikers satanistes un peu barrés ? Vous avez peur de trois chevelus néo-vaudous, imbibés de Bud, qui écoutent du death metal et qui sacrifient des boucs en partouzant avec des cubaines ?

Sullivan étouffa un rire qui de toute façon aurait été tué dans l'œuf par le regard noir que Kenneth lui jeta.

- Tu ne sais pas de quoi tu parles... Mais tu veux du concret, je te donne du concret : la fille dont tu m'as parlé, elle est morte quand ? avant-hier c'est ça ? Moi la première dont j'ai entendu parler c'était il y a 18 mois. Et d'après ce qu'on sait nous, et que vous êtes pas fichus de savoir, et bien les petites cérémonies ont lieu tous les 3 jours. Faites le calcul ! Et Il paraît qu'il y a des Polynésiens dans tout l'Etat ! Qu'ici c'est genre une filiale, et qu'en fait leur putain de maison mère elle est dans la région de Boston, et qu'ils y font les mêmes choses encore plus souvent ! Alors moi je dis bandes de sales flics, y a un ménage à faire, et si c'est pas vous qui le faites nous on le fera et que vous avez pas intérêt à nous mettre des bâtons dans les roues sinon vous partirez avec toute la putain de crasse qu'on balayera !

Silence gêné, dubitatif et inquiet. Stephan reprend le flambeau.

- Et la morve verte qu'il y a partout, vos labos ils disent quoi ?

- Provenance vaguement animale, rien de sûr, c'est un mystère, résume Sullivan.

Il est coupé par la sonnerie du portable de Perry. C'est justement le labo, qui précise ses premières conclusions. Le torse de la victime n'a pas été broyé depuis l'extérieur comme on l'a d'abord cru. Le corps a été démembré de façon inconnue, mais depuis l'intérieur. Perry répète ces détails à la table, ce qui entraîne un échange de regards entendus et inquiets entre Stephan et Kenneth. Ce dernier pose un paquet rectangulaire, enrobé de papier kraft, sur la table, et le glisse à Sullivan.

- En preuve de la bonne volonté des Dogs, et de ce qu'on dit est vrai. C'est leur bible satanique. Lisez par exemple vers la 125e page. Ca parle de chiens de Dalos ou un truc dans le genre. Certains des mecs qui ont eu assez de cran pour aller espionner nous ont parlé de bruits atroces lors des « cérémonies » qu'ils devinaient de leur planque. Ils étaient persuadés que les victimes avant d'être tuées étaient forcées à des actes contre nature avec des bêtes qui aboyaient. J'ai toujours refusé de les croire jusqu'à ce que l'un d'eux m'apporte ce livre, et que je lise ce passage.

Sur ces paroles le téléphone de Sullivan retentit à son tour. Il décroche, écoute, son visage s'assombrit. Il raccroche, glisse un mot à l'oreille de Perry dont le visage se ferme à son tour, ils prennent le paquet et se lèvent.

- Six mois, lance Perry

- Quoi ? demande Stephan.

- Vous aurez six mois de black-out par le NYPD himself pour vos activités, je vous le garantis, si on parvient à choper les Polynésiens grâce à vous, précise Sullivan. Le central a appelé. Une autre femme a été retrouvée dans un entrepôt vers le New Jersey... dans le même état. Les habitants les plus proches des lieux disent avoir entendu des chants suivis de hurlements canins."

\*\*\*\*\*

- Sullivan, chuchota Perry en sortant du bar, tous ceci est étrange, je sais pertinemment que tu ne crois pas à l'ésotérisme, mais nous devrions aller voir celle que l'on nomme la "Völva", il paraît qu'elle officie dans un coin des plus malfamés de Manhattan. Ne me demande pas comment je l'ai su.

- Perry, répondit abruptement Sullivan, je ne crois pas en ces foutaises, à t'entendre, nous devrions consulter toutes les personnes démentes de New-York ! Enfin soit, il semblerait bien que nous sommes dans une situation aberrante. Je te laisse conduire.

Ils chevauchèrent à bord de leur voiture les rues sales, où s'enlace la débauche et le vice, les religieux fanatiques côtoyant les filles de joies et leurs travaux pénibles. Près d'un lampadaire dont la lumière scintille de faibles éclats sous la lune pâle, Perry gare la voiture près d'une maison en piteux état, les vieilles planches s'extirpées de chaque côté, les fenêtres souillées par le temps ne laissèrent entrevoir que des ombres informes, et rien de plus. Ils étaient devant la porte de l'antré de la "Völva", quand un cliquetis se fit entendre, une voix sermonna à Sullivan et Perry d'entrer. Ils tâtonnèrent les recoins de la pièce aussi noire que le fond de l'abîme. La sueur de la peur perlait sur le visage de Perry, lorsque soudain, une lueur venant d'une pièce juste devant eux se fit entrevoir. Leurs souffles se firent plus ardents, la salive déambulée dans leurs gorges asséchées.

- Entrez, je vous attends. dit une voix inoubliable par sa profondeur inouïe et à peine humaine.

Sullivan et Perry entre dans la pièce d'où émana la voix, et ce qu'ils voient est au-delà des perceptions humaines, une vieille femme recroquevillée sur sa canne



osseuse, affublée d'un haillon noir et poussiéreux recouvrant son corps famélique, encapuchonnée mais ne laissant entrevoir qu'une infime lamelle de peau recouvrant ses yeux. Un rire strident s'énucléa de sa bouche ne laissant entrevoir que des dents jaunâtres.

- Que peut faire la "Völva" pour vous servir ? Dit-elle avec son rictus au coin des lèvres.

- Nous sommes venus vous demander des renseignements concernant des meurtres rituels selon toute vraisemblance, répondit Perry apeuré en regardant à travers la pièce disloquée recouvert de livres impie portant d'étranges signes antiques.

- La "Völva" le sait...

- Pourtant vous nous avez posé une question sur le pourquoi de notre visite, interrompit Sullivan.

Perry regarde Sullivan d'un air décontenancé, la peur se lise sur son visage comme dans un livre ouvert.

- La mort frappe les Hommes, il en a toujours été ainsi. Les Dieux me disent que c'est dans les égouts que vous décèlerez la clé, mais que l'envie de vous y rendre ne vous traverse même pas votre esprit fragile, vous pourriez le regretter amèrement. Et je vous conseille de suivre mon conseil, mes Dieux sont plus puissant que le vôtre. Maintenant payé la "Völva".

- Mais vous ne nous avez rien appris ! Réplique Sullivan.

- Peut-être que vous n'avez pas posée la bonne question.

Alors qu'ils sortent de la vieille bâtisse, le même rire strident s'éleva dans le ciel noirâtre tacheté par quelques astres lumineux. Ce rire glaça leurs sangs. Sullivan et Perry filent vers les égouts sans se retourner, mais où commencer ? A une bouche d'égout près de la 138ème rue, ils descendent vers le cheminement de leurs destins. L'eau verdâtre laisse humer une odeur nauséabonde, et quelques rats se délectent des mets délaissés par les chères compatriotes de Sullivan et de Perry. Ils étaient prêts à repartir quand soudain, un enchaînement de voix à peine perceptible se fit entendre. Sullivan et Perry longent les murs, et se rapprochent inexorablement vers les chants impies. Ils trouvent enfin d'où émanaient les voix, mais alors qu'elles étaient inaudibles, les hululements clament un chant blasphématoire :

Sous les écueils verdâtres d'un pandémonium sinueux,  
Siège une déité enguenillé de soie tyrienne,  
Sa tête ensevelie d'un capuchon noirâtre et haillonneux  
Qui ne laissait jaillir que deux yeux vermeils et ternes.

Accompagné par des subalternes sybarites,  
Qui sont des entités sénescentes et méphitiques,  
Que Khal Abdum admoneste au cours de quelques rites  
Où il les enchaîne sur des autels nécromantique.

Icelui fils maudit est l'alchimiste des arcanes  
Il régit l'indicible, ce qui est au-delà de l'entendement.  
D'illustres savants ont fait un pacte de serment profane  
Et acquirent une infime connaissance pour de cruels aboiements.

Sa langue est aussi fleuri quelle est envoutante,  
Mille désirs germeraient en votre sein sinueux  
Aux émanations onctueuses de sa voix ardente,  
Et son aura est-elle qu'il en fendrait les cieux.

- Dieu tout puissant, ce sont les Polynésiens. Qu'est-ce que l'on va faire, chuchota Perry apeuré.

- Calme-toi, répondit Sullivan, nous allons repartir et demander de l'aide.

Un hurlement se fit entendre, un grand homme vêtu d'une toge noirâtre et encapuchonné qui ne laisse entrapparaître que deux yeux aussi rouges que les flammes de l'enfer cri d'une voix guttural à des bêtes monstrueuses : << Amenez les moi, vivant. >

Les monstres se ruèrent dans la direction de Sullivan et de Perry, et à leurs simples vues, ils s'évanouissent. Lorsqu'ils se réveillent, ils étaient enchaînés à des autels couverts de sang et de cette étrange substance verdâtre. Celui qui devait être le maître s'approche délicatement d'eux, en tenant un long couteau dont la lame est courbée.

- Mortel, vous regretterez amèrement votre escapade nocturne. Vous désirez tant que ça connaître nos secrets les plus reculés ? Alors contempler devant vous ! Seul un miroir est présent devant eux, entouré de caractères antiques et étranges. Mais la surface du miroir devient liquide, et de l'autre côté, se trouve une entité que le langage humain ne peut décrire, mais à cette vue, les cheveux blanc apparaissent en un instant sur la tête disloquer par la peur de Sullivan et de Perry. Seul des cris d'outre-tombe émane des égouts, mais New-York continu à vivre, mais pour combien de temps ? Il est dit qu'encore aujourd'hui, si l'on tend l'oreille, nous pouvons encore entendre les lamentations de ces deux hommes qui ont voulu essayer de comprendre les secrets qu'il ne faut jamais essayer de percer.

